

Blanc et noir

« ' *L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest -Aven : »*

'Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère . Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.... '

En effet, qui pourrait imaginer quelle force a poussé ce majestueux instrument sur un promontoir si escarpé? Écoutez plutôt :

C'est fou ce qu'elle l'aime, elle l'aime, c'est une évidence. Elle se réveille, elle l'aime, elle s'endort, elle l'aime toujours. Elle l'a dans la peau, tout lui plaît en lui. Plus que son physique somme toute banal, elle aime sa prestance, son aisance. Elle apprécie son agilité dans la vie, funambule sûr de lui, prêt à l'aventure, mais les basques ancrées au sol, et la tête solide sur ses épaules.

Il l'aime, c'est fou ce qu'il l'aime, c'est une certitude. Du matin au soir, il sent sa présence dans sa vie, comme une âme sœur qui le guide et lui prend la main . Tout en lui l'appelle, elle. Son apparence est agréable, mais ce qui l'attire avant tout c'est l'air qu'elle dégage. Il émane de sa personne une effervescence qui le rassure. Avec elle, il se sent prêt au départ, elle lui en donne la force, elle l'inspire, elle l'équilibre.

C'est un jeu entre eux, ils se lancent des défis, ou des énigmes à résoudre. Ils testent , ils mettent leur couple à l'épreuve, s'inventent une vie où le jeu donne sa règle.

L'autre nuit, à 4Heures de matin, elle était partie sans prévenir en laissant un mot sur le frigo : et quand on dit « un mot », c'était la vérité : sur le bout de papier, seul était écrit :

STEINWAY

Évidemment, on associe tout de suite ce mot à la marque des célèbres pianos à queue, mais Léa était plus subtile que ça, qu'avait-elle imaginé pour célébrer le cinquième anniversaire de leur rencontre ?

Léo ne put se rendormir, 4heures n'est pas une heure banale. Jusqu'à 2heures, c'est la fin de la soirée. A partir de cinq heures, c'est l'heure des braves, le réveil de ceux qui travaillent tôt.

Entre les deux c'est un temps hors du temps, c'est le cœur de la nuit, le trou béant entre le blanc et le noir, entre le rêve et l'éveil...Devait-il la suivre, était-ce l'heure de tous les dangers ? Ou fallait-il lui laisser vivre seule ce moment de liberté intemporelle ?

Puis, après un somme involontaire, il se réveille en sursaut et le mot livre son sens. Stein : le rocher, Way : le chemin. Léa l'inviterait-elle à le rejoindre par le sentier des roches qui mène en haut de la falaise ?

La falaise?!

C'est le lieu de rencontre de la terre, de l'eau et de l'air Pour certains c'est l'envol, rejoindre la légèreté éternelle ; quitter la terre et ses marasmes embourbés, se laisser flotter dans le souffle fragile et enfin toucher la fluidité de l'eau et la force des vagues.Ceux-là ont prévu un parapente ; Pour les amoureux c'est le lieu qui exprime la profondeur,le vertige, l'immensité et l'infini.C'est leur amour personnifié.

Ici l'hésitant et le penaud y souffrent de la pesanteur, du chaos et du tournis.Leur vie bancale voit le miroir du désordre intérieur, du doute déguisé en gouffre effrayant, du vide où leur pied n'a plus prise.

Le poète y trouve le souffle de l'inspiration mêlant les cris d'oiseaux et le grondement de l'écume.Comme l'intemporel qui frôle l'éphémère.Où la flore effleure le rocher ;fleurs de fragilité, le présent fluet contre l'argile fossilisé , le passé sculptural.

.Les enfants éprouvent là haut la sensation qui leur manque : ils y sont grands et dominent le monde.

Dans quel état était Léa ?

Léo se lève d'un bond, qu'importe la grisaille du matin brumeux, qu'importe la fraîcheur de cette aube de mars, il court et se dirige sur le sentier qui monte, il traverse les buissons des ajoncs piquants, se laisse fouetter par les genets en fleur, foule les landes de ces herbes plus folles que lui, puis, il la perçoit avant que de la voir. Il sent le bois, il sent l'ivoire, il suit le blanc il broie du noir.Il passe par tous les états, il rit aux larmes et pleure de joie. Elle est là, en haut de la falaise, assise devant un piano à queue, elle joue contre joue, ses doigts virevoltent , langoureux;Les cordes métalliques se tendent sous les frappes, et dactylent la portée, portant aux nues des airs légers.La musique enlace la scène, tourbillonne et tout devient net : ils se sont rencontrés là, il y a cinq ans, jour pour jour, heure pour heure:Ils ne l'ont pas oublié : la scène se rejoue, le piano en plus.

Elle avait redoublé de discrétion ces derniers temps pour monter l'affaire en secret : Elle avait chiné pour dégouter ce piano, rescapé d'un vieux ciné-piano-bar désaffecté, payé un euro symbolique avant la démolition du bâtiment menaçant ruine.Embauché des gars costauds qui ont monté le piano sur ce chemin étroit et vertigineux.Et voilà que la magie avait opéré, il avait compris, il avait couru il était venu.Elle en était sûre à présent, il serait le père de ses enfants.

L'amiral a mis pied à terre, mais pour mieux dominer la mer, il escalade la falaise :c'est là haut qu'il est à l'aise. Ce matin-là, il s'en souvient encore,il avait croisé un jeune couple qui se tenait tendrement par la main, et qui redescendait après l'aurore quand lui, s'élevait dans la clarté. Dans le jour blême, une surprise de taille;du noir se tient dans la grisaille,il s'en approche, c'est un piano. Le musicien s'éveille en lui, les doigts courent sur les notes, l'air est frais et il pianote. Face à la mer, il cherche l'inspiration. Du noir, du blanc, non des mots mais des notes.

Des silences, des croches , des accords. C'est ici qu'il a d'abord ressenti, puis imaginé , et enfin composé sa Symphonie Maritime, celle qui l'a rendu, depuis,célèbre :

1er mouvement :

C'est la houle, ça roule, ça tangué c'est une valse à 3 temps, c'est haché, c'est haletant, le piano marque les temps, le violon vrille et divague, dessine l'écume, lève les vagues. C'est sombre, c'est alto, c'est basson, dans les graves glissent les sons 2ème mouvement :

au clair de lune dans la nuit pale, le bateau vogue et fend la mer. La flûte s'élançe vive et légère, l'aria danse libre comme l'air. Mais les cors alertent la tempête, les vents vibrent en cadence, et s'amplifient fortissimo, la démesure est la mesure, puis diminue en calme plat.

3ème mouvement :

c'est l'allégresse, c'est un hymne, tambours battez comme les cœurs, trompettes sonnez, hautbois résonnez.. Les croches virevoltent à l'unisson des mouettes. Terre en vue c'est la fin du voyage !
Matin après matin, il avait escaladé le sentier, retrouvé le vieux piano, plongé dans les délices de l'aventure musicale, et n'avait jamais remarqué ce jeune homme, métis, qui pourtant lui fut fidèle de la première à la dernière note quand fut créée la symphonie.

Ce jeune métis, assis non loin, caché dans l'herbe, réfléchit et ressasse le pourquoi et le comment de l'existence des races. Suis-je noir ou suis-je blanc? Suis-je le soleil, Suis-je le vent? Suis-je le rêve ou la raison ? Aux premières notes égrenées, il tend l'oreille. Entendant cet air léger et harmonieux, il se redresse. Des touches noires, des touches blanches, du bois d'ébène et du bois blanc, du petit, du grand, du vif du lent, que tout ceci se mêle, ça tient debout. C'est du noir, c'est du blanc. C'est du solide et c'est du beau, et pourtant chaque élément est différent, indépendant, mais participe au même élan. Quel mystère relie le tout?

Chaque matin de ce printemps, il est venu glaner du sens, il a cherché la transparence, celle qui oublie les apparences.

Et puis l'Amiral n'est plus venu. La radio a diffusé la Symphonie Maritime jusqu'à plus soif mais le jeune a poursuivi sa quête, continuant le rituel, venant s'asseoir dans sa cachette, non loin du piano providenCiel. Un jour plus sombre que les autres, l'adolescent avait décidé : ce serait son dernier matin sur la falaise ; il osa s'approcher du piano qu'il avait cru muet, depuis le départ de l'Amiral.

Deux goélands de la falaise, avaient, là, posé leurs valises, déniché un trou pour nicher leurs petits. Les lamelles noires et blanches leur avaient fait un signe: comme des plumes bien rangées, qui leur ouvraient les bras.

Le creux n'est pas douillet, tissé de cordes métalliques. Mais ils avaient installé là leur douceur, des plumes, des herbes, des ficelles, et leur nid s'épanouit. Madame pond ses œufs, et il couve, le monsieur.

Et tous deux veillent pour que les petits s'éveillent. Le vent participe : il souffle, berce, siffle, et les vibrations forment des sons. Il plane un prélude, le silence perd la mesure et le soupir d'aise embaume la falaise. La portée est enchantée.

. Quand de ses pattes papa tapote les blanches notes, les oisillons dans le caisson sursautent à l'unisson. Les touches noires servent de mangeoire. Les petits affamés viennent y picorer et pic et toc, se jouent les notes : allegro les asticots ! L'heure du repas donne le la, pic et pic et colégramme, pizzicato monte la gamme.

Sur la falaise en résonance, du piano monte une danse. Les mouettes planent et font la ronde. En bas les vagues jouent de l'écho, rythment la zique en glissando. Les galets, rochers, et les crevettes poussent à leur tour la chansonnette pour ce concert déconcertant

Le jeune métis mijotait sa chute :

il sauterait de la falaise, il oublierait son parachute .

Mais en ouvrant ses portugaises, le sable s'en est envolé,
le piano vibrant de trémolos, l'a tiré de son triste solo.

Il s'est assis, a écouté, il est resté.